

book with fewer, longer, more carefully organized chapters, a more considered theoretical foundation, and fewer and more thoughtfully chosen examples would do a better job of developing an understanding of design and agency.

I'm not suggesting here that there is any shortcoming on the part of the authors, as I have mentioned above, or with the editors, who have done a creditable job of organizing very diverse contributions, nor indeed with the publishers who have produced a fine product. In order to come to grips with the book in its actual state we would need to understand and analyze the various agendas that come into play in its development—personal, financial, cultural, institutional. Which agendas find themselves reified in the book's ultimate form, organization, structure, and content, either explicitly or latently? How is the book as it exists able to support some agendas, including hitherto submerged agendas, while helping to trouble or question others? This analysis is beyond the scope of this review, which is really a shame, because according to the editors of this book it is exactly how we should proceed in order to review it: this is, in short, a question of *design and agency*. ¶

Colin Ripley is a Professor in the Department of Architectural Science at Ryerson University.
—cripley@ryerson.ca



Francesco Garutti, dir.

Nos jours heureux: architecture et bien-être à l'ère du capitalisme émotionnel

Montréal/Berlin, Centre canadien d'architecture et Sternberg Press, 2019
328 p. illustrations en couleur
40 \$ (papier) ISBN 9783956795022
Aussi publié en anglais sous le titre *Our Happy Life: Architecture and Well-Being in the Age of Emotional Capitalism*, ISBN 9783956794865

Olivier Vallerand

Depuis l'arrivée en 2005 de Mirko Zardini à la direction du Centre canadien d'architecture et de Giovanna Borasi comme conservatrice de l'architecture contemporaine (et directrice depuis le départ de Zardini en 2019), l'institution a présenté une série d'expositions sur la relation entre l'environnement bâti et les questions politiques et sociales, dont *En imparfaite santé: la médicalisation de l'architecture* (2011–2012), *Trajets: comment la mobilité des fruits, des idées et des architectures recompose notre environnement* (2010–2011), *Actions: comment s'approprier la ville* (2008–2009) et *Sensations urbaines: une approche différente à l'urbanisme* (2005–2006), toutes organisées par Zardini ou Borasi. Avec *Nos jours heureux: architecture et bien-être à l'ère du capitalisme émotionnel*, catalogue d'une exposition organisée en 2019, le commissaire Francesco Garutti continue cette exploration en s'intéressant à l'utilisation du bonheur comme critère pour évaluer les sociétés et, par extension, la production de ces sociétés, dont l'architecture et la ville. Plus de dix ans après la crise économique de 2008, *Nos jours heureux* en est en grande partie le résultat, comme le note Garutti en soulignant l'émergence dans la dernière décennie d'un «nombre impressionnant de listes d'indicateurs de bien-être, d'indices de bonheur et autres classifications du bien-être dit psychophysique commandés et produits par des institutions tant privées que publiques [ayant] transformé la palette d'outils dont disposent les décideurs pour planifier et façonner la

ville» (p. 30). Pour le commissaire, ces indices, tels l'économie, la longévité ou l'alphabétisation, qui représentent un nouveau système de valeurs ayant pris le dessus sur les critères précédents, permettent de mesurer le progrès des sociétés en réaction à une crise tant économique qu'idéologique. Garutti et ses collaborateurs s'appuient sur une présentation parfois étourdissante de ces multiples indices plutôt que de définir de façon claire le concept de bonheur ou les façons de le quantifier, en semblant prendre pour acquis que les visiteurs et lecteurs ont une définition personnelle du bien-être et de la qualité de vie, mais aussi que cette diversité de visions de ce qu'est le bonheur représente en soi un matériau riche pour la réflexion.

Tant l'exposition que le catalogue reposent en grande partie sur la représentation visuelle du bonheur (ou de l'absence de bonheur) par le biais, entre autres, d'une critique de l'importance des médias traditionnels et des médias sociaux, mais ils tombent parfois aussi dans le piège d'exposer un visuel qui a le potentiel d'être rediffusé avec force à travers des réseaux tels qu'Instagram. La majeure partie du catalogue reprend ainsi vingt-deux essais photos issus de l'exposition, chacun complété d'un court texte d'une ou deux pages décrivant certains enjeux représentés par les images. Ces essais photos, décrits par Garutti comme étant des «récits sobres, narratifs et précis» (p. 58), sont séparés les uns des autres par des questions reprises de l'exposition, telles que «Où se situent les limites de votre maison? Sont-elles matérialisées par les murs ou s'étendent-elles aussi loin que le peut votre réseau domestique?», «Comment l'accès au haut débit a-t-il transformé votre sentiment d'appartenance à la communauté?», «Avez-vous besoin d'une maison?» ou «Votre maison est-elle un lieu de rassemblement familial ou un investissement pour votre avenir? Pouvez-vous la considérer comme un

endroit sûr?» À la suite d'une introduction par le commissaire intitulée «La stratégie du bonheur» qui met en contexte les questions ayant guidé la conception de l'exposition et son emphase sur la forme, l'image et la structuration de l'environnement bâti à travers des «état émotionnels et éphémères» (p. 35), les essais photos sont regroupés en cinq sections thématiques qui se terminent toutes par un plus long texte rédigé par un contributeur invité.

La première section, «Hyper confort», se concentre sur l'utilisation de normes ou de technologies pour rechercher le bonheur: les normes WELL et Stay Well; des outils pour améliorer la relaxation ou le sommeil; des systèmes connectés et la surveillance de l'espace domestique; ou des zones géographiques sans réseau remplies de «réfugiés du Wi-Fi». Cette section se conclut par «Qu'est-ce qu'une émotion?», un entretien entre Garutti et William Davies, économiste politique à la Goldsmiths, University of London, portant sur l'idée du bonheur comme champ d'études clé dans la compréhension de notre époque et sur la pertinence des sentiments et de la subjectivité dans l'interprétation des conditions physiques de notre environnement.

La deuxième section, «Rêves de maison», se penche sur le caractère temporaire de nouveaux modèles domestiques: le travail nomade rendu possible par les outils de travail et les logements Airbnb, mais compensé par une documentation publique pour reconstituer le besoin d'enracinement; le nomadisme des personnes âgées vivant dans des véhicules récréatifs et voguant d'un travail temporaire à l'autre en l'absence de régime de retraite, dont Amazon tire profit par le biais de son programme CamperForce; l'impact de la télé-réalité sur le marché immobilier par sa célébration de la revente de maisons; ou les lotissements temporaires sur des champs de lave à Hawaï afin de réduire les coûts d'habitation.

Cette section se termine avec «Sur nos propres traces», une conversation, animée par Garutti, entre les frères Daniel et Simon Fujiwara; le premier est économiste et fondateur d'un cabinet d'évaluation de l'impact social et politique et le second, artiste. Cette discussion porte, entre autres, sur l'exploration de l'impact de données sur la recherche du bonheur et sur les changements sociaux et architecturaux, mais aussi sur les représentations de cette quête du bonheur. Les deux frères s'interrogent aussi à cet égard sur la différence entre leurs deux pratiques.

La troisième section, «Cieux réglementés», porte sur le contrôle des environnements habités, tant urbains que ruraux: la réglementation de l'éclairage artificiel en Sardaigne fondée sur «l'idée d'une nature archaïque et inaltérée» (p. 175); les craintes de l'industrie du tourisme par rapport à la réglementation de l'éclairage nocturne à Paris, «Ville Lumière»; l'éclairage public «intelligent» à DEL, à Los Angeles, comme acte spatial et politique; la protection des vues publiques au travers des propriétés privées en Californie; ou l'interdiction, à Valence, de la location saisonnière des appartements au-dessus du premier niveau afin de conserver les vues panoramiques pour les citoyens de la ville. «Systèmes métriques du bien-être urbain», l'essai de Deane Simpson, professeur d'architecture et d'urbanisme à la Royal Danish Academy of Fine Arts, conclut ce thème en remettant en question les classements sur le bien-être et leur utilisation pour définir une image de marque et une industrie touristique. En prenant en exemple Copenhague, il montre comment des a priori sur la définition de la ville influencent les paramètres méthodologiques utilisés par ces classements, ignorant les vastes différences entre des centres-villes iconiques comme celui de la capitale danoise et leurs banlieues. Pour Simpson, ces classements créent une forme d'inertie empêchant de

répondre aux problèmes plus fondamentaux autour du bien-être.

La quatrième section, «La nature mise en scène», est dédiée à l'accès aux environnements naturels «sauvages» en milieu urbain, par exemple par l'introduction d'animaux indigènes comme «accessoires» pour photographier des projets, le déplacement d'arbres matures de zones rurales ou de villes rasées vers de nouvelles villes en Chine, ou la valorisation des zones humides pour élever la valeur des propriétés voisines. Cette section se termine par le texte «Tout ce bonheur me fait souffrir: notes pour des recherches supplémentaires» par Mirko Zardini dans lesquelles il réfléchit au remplacement «de nos visions d'avenir et de nos projets pour le futur par la poursuite d'un bonheur quotidien et immédiat» (p. 247), bonheur ne touchant qu'une part limitée de la population mondiale qui profite du processus de mondialisation.

La dernière section, «Temps partagé en commun», porte sur les ajustements faits à nos vies pour limiter l'isolement social et contourner le temps passé au travail: l'apparition du «plogging», une activité de course à pied combinée à l'accroupissement en vue de ramasser des déchets; la combinaison d'espaces domestiques et communautaires afin d'atténuer l'isolement des personnes âgées; des programmes d'encouragement de l'activité physique pour les sans-abri; l'usage du temps passé en métro par les femmes mexicaines pour des rituels habituellement pratiqués à la maison (maquillage, etc.); le recours à des services communautaires locaux pour le nettoyage des espaces WeWork; ou la modification des horaires de travail pour s'accorder aux différentes horloges internes. Cette section ainsi que le catalogue se terminent par «Cette maison vous rendra heureux», une «fiction narrative» d'Ingo Niermann. Dans ce texte, l'écrivain met en relation le fait que les villes soient fondées sur le commerce, la migration et le transport

avec le désir de nomadisme et de migration, imaginant une vie en permanence sur l'océan et la confrontation à l'expérience plus grande que nature de la vie sur un bateau.

Si les plus longs textes restent somme toute généraux et peu surprenants, plusieurs des essais photos intriguent, provoquent et invitent à des recherches plus approfondies. Des exemples comme le programme CamperForce d'Amazon, les lotissements sur des champs de lave à Hawaï ou les programmes pour sans-abris soulèvent d'importantes questions sur les définitions du bonheur ou du bien-être et sur les priorités supposément choisies collectivement. En affirmant se pencher plus particulièrement sur un changement des valeurs primées par nos sociétés contemporaines, entre autres, par l'accent porté sur nos expériences et représentations d'espaces domestiques de plus en plus mobiles et éphémères, *Nos jours heureux* se perd en certains endroits dans une manipulation médiatique pas si loin de celles que le commissaire semble vouloir critiquer. Comme souvent au cca, un effort a ainsi été consacré à l'impact visuel tant de l'exposition (identité visuelle par OK-RM, conception de l'installation par Bernard Dubois) que du catalogue (graphisme par Laurenz Brunner et Geoff Han), avec, par exemple, une série de collages colorés de Bovenbouw et Maria Malgorzata Olschowska représentant des «consignes pour être heureux», exposés au milieu d'une salle éclairée au néon et au plancher couvert de tapis épais. Le catalogue, quant à lui, en plus de la place importance accordée aux essais photos, débute et se termine par des extraits et des gros plans de rapports, index, classements, livres, guides et magazines s'intéressant au bien-être. Ces images se situent étrangement dans une tradition hypergraphique d'expositions et de publications en architecture, apparue au cours des dernières décennies,

qui visait souvent le développement d'un discours que *Nos jours heureux* semble critiquer, sans toutefois porter le même regard critique sur le traitement graphique du catalogue et de l'exposition. L'effet, malgré tout attrayant et réussi visuellement, fait ici écho à l'importance des médias sociaux présentée dans le contenu et marque l'orientation relativement grand public du projet. Si la recherche sous-jacente semble somme toute rigoureuse, Garutti lui-même note que «*Nos jours heureux* se présente sous forme de fragments, dans une tentative de décrire une méthodologie plutôt qu'un panorama exhaustif» (p. 58). Certains éléments restent cependant frustrants, tels que les essais photos présentés avant leur texte explicatif, rendant la compréhension du sujet moins immédiatement claire et le recours à des abréviations difficiles à comprendre, ou la présentation de notes n'ayant souvent que peu de liens avec le texte principal. Par exemple, un texte sur l'utilisation d'éclairage à DEL, à Los Angeles, comporte des notes référant à l'Italie, l'Allemagne, le Canada et le Danemark, mais aucune sur la situation en Californie telle que présentée dans le texte et les photos.

Malgré ces limites, ou peut-être même grâce à elles, *Nos jours heureux* reste une réalisation forte du cca qui offre un regard provocateur sur les environnements bâtis contemporains et, entre autres, sur l'importance d'un renouvellement de la domesticité dans la définition du bonheur. En explorant non pas la production strictement matérielle ou formelle d'espaces architecturaux, mais plutôt les réactions humaines perçues de ces espaces, Garutti et son équipe soulignent les tensions entre la remise en question de la recherche du bonheur et la célébration des outils utilisés pour atteindre un certain bien-être. ¶

Olivier Vallerand est professeur adjoint à la Design School de l'Arizona State University.
—Olivier.Vallerand@asu.edu